



KERRIGAN BYRNE

*Le brigand de Ben More*

SANS FOI NI LOI

J'AI  
LU  
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS



## **Kerrigan Byrne**

Inspirée par ses origines celtes et sa passion pour l'ère victorienne, Kerrigan Byrne écrit des romances historiques captivantes ayant déjà conquis des milliers de lectrices.



Le brigand  
de Ben More



KERRIGAN  
BYRNE

SANS FOI NI LOI – 1

Le brigand  
de Ben More

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Astrid Mougins*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
THE HIGHWAYMAN

*Éditeur original*  
St. Martin's Paperbacks Edition  
published by St. Martin's Press

© Kerrigan Byrne, 2015

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai Lu 2018



*À Darlene Ainge.  
C'est pour toi qu'il a survécu.*



*Highlands, comté d'Argyle, 1855*

Dougan MacKenzie s'accroupit derrière le vieux mur en pierres sèches qui séparait l'orphelinat d'Applecross des montagnes sauvages qui s'étendaient au-delà. Son sang dégoulinait sur ses avant-bras. Ici, il serait à l'abri : aucun autre enfant ne s'aventurerait au-delà du mur. Ils avaient trop peur des vieilles tombes verdâtres qui jaillissaient de guingois hors de l'épais tapis de mousse et de bruyère.

Il attendit d'avoir repris son souffle avant de se laisser glisser sur le sol, les genoux repliés contre son torse, puis il ouvrit lentement les mains. Les entailles dans ses paumes lui faisaient encore plus mal à présent que sous les coups de verge.

Une fureur noire avait retenu ses cris de douleur pendant que sœur Margaret le frappait, cherchant à le briser. Cette même rage lui avait permis de refouler ses larmes jusqu'à présent. Il avait soutenu le regard froid de la religieuse, sourcillant à peine chaque fois que la baguette cinglait ses paumes encore et encore, jusqu'à faire éclater la peau et sourdre le sang.

— Pourquoi tu pleures ?

La voix fluette portée par le vent violent dessina un ruban invisible autour de lui.

Les sommets noir et vert des Highlands qui se dressaient derrière les pierres grises d'Applecross formaient une parfaite toile de fond à la fillette qui se tenait à quelques mètres de lui. Les rafales de vent agitaient ses bouclettes si blondes qu'elles paraissaient argentées. Le froid mouchetait de rose ses joues rondes et pâles. Elle esquissa un sourire timide.

— Va-t'en ! grogna-t-il.

Il cacha ses mains meurtries sous ses aisselles et donna un coup de pied dans la terre, projetant une motte vers sa robe noire.

— Toi non plus, tu n'as plus de famille ? demanda-t-elle avec une expression à la fois intriguée et innocente.

Dougan ne parvenait pas à parler. Il tiqua quand elle souleva un coin de son tablier blanc, mais il ne la repoussa pas lorsqu'elle essuya délicatement les larmes et la crasse sur ses joues. Ses doigts aussi légers que des ailes de papillon le fascinaient tant qu'il cessa de trembler. Que lui dire ? Il n'avait encore jamais parlé à une fille. Sans doute pouvait-il commencer par répondre à sa question. Il avait perdu sa mère, pas son père. De fait, la plupart des orphelins d'Applecross n'étaient pas des enfants mais de terribles secrets, cachés et oubliés comme autant d'erreurs honteuses.

Quel secret était-elle ?

— J'ai vu ce que t'a fait sœur Margaret, dit-elle avec un regard compatissant.

Son expression navrée raviva dans le cœur de Dougan la blessure de son humiliation et de son impuissance. Il écarta brusquement la tête.

— Je t'ai dit de me laisser tranquille.

— Mais tes paumes...

Dougan bondit sur ses pieds et leva haut la main, comme pour effacer d'une gifle la pitié sur son visage d'ange.

Avec un cri, elle bascula en arrière et atterrit sur les fesses.

Dougan s'immobilisa, frémissant de rage, montrant les dents et prêt à frapper.

Elle le dévisagea avec horreur, puis baissa les yeux vers les zébrures sanglantes sur ses paumes.

— Fiche le camp ! rugit-il.

Elle recula précipitamment, se releva et déguerpit sans demander son reste en direction de l'orphelinat.

Dougan se laissa retomber au pied du mur et effleura sa joue d'une main tremblante. C'était la première fois qu'on le touchait sans que ce soit pour lui faire du mal. Pourquoi s'était-il montré aussi agressif ?

Il posa son front sur ses genoux et ferma les yeux, prêt à se complaire dans son malheur. L'humidité de la pierre contre son dos traversait ses vêtements. Il se concentra sur cette sensation pour oublier la brûlure.

Quelques minutes plus tard, un bol d'eau fraîche apparut comme par enchantement entre ses pieds. Une tasse remplie d'un liquide couleur caramel le suivit.

Stupéfait, il releva les yeux et découvrit de nouveau la fillette, cette fois armée d'une longue paire de ciseaux, une expression déterminée sur le visage.

— Montre-moi tes mains, ordonna-t-elle.

N'avait-il pas été assez clair plus tôt ? Il regarda les ciseaux avec méfiance.

— C'est pour quoi faire ? Pour te protéger ou te venger ?

Sa question la fit sourire, révélant un espace vide entre ses dents. Il fut charmé malgré lui.

— Idiot ! le gronda-t-elle gentiment.

Elle déposa les ciseaux et tendit les bras. Il cacha les siennes dans son dos.

— Allez, insista-t-elle. Donne-les-moi.

— Non.

— Comment veux-tu que je te soigne si tu les caches ?

— Tu n'es pas médecin, rétorqua-t-il. Laisse-moi tranquille.

— Mon père a fait la guerre de Crimée, expliqua-t-elle patiemment. Il a appris à panser les plaies sur le champ de bataille pour qu'elles ne s'infectent pas.

La curiosité de Dougan était piquée. Il ne put s'empêcher de demander :

— Il a tué des gens ?

Elle réfléchit un instant avant de répondre :

— Sans doute, parce qu'il avait plein de médailles sur son uniforme. Même s'il ne me l'a jamais dit.

— Je parie qu'il avait un fusil, dit-il, songeur.

Il rêvait d'un monde adulte et viril, de combats et de gloire.

— Et une baïonnette, ajouta-t-elle. Je l'ai touchée un jour alors qu'il nettoyait ses armes au coin du feu.

— Raconte-moi tout.

— Si tu me laisses te soigner d'abord, répondit-elle du tac au tac.

— D'accord, mais tu dois commencer depuis le début.

Il sortit ses mains blessées de derrière son dos et les lui tendit.

- Promis.
- N'oublie aucun détail.
- J'essaierai.

Elle saisit le bol d'eau et se pencha sur une de ses paumes entaillées avec une petite grimace. Elle prit délicatement sa main entre les siennes, comme si elle recueillait un oisillon, avant de laisser couler un filet d'eau sur les plaies. Quand il gémit, elle lui parla du fusil de son père, lui décrivant la façon dont les petites pièces s'emboîtaient les unes dans les autres, le déclic de la gâchette, l'odeur âcre, l'étincelle de la poudre.

Lorsqu'elle versa l'alcool sur ses plaies, il siffla entre ses dents, tremblant sous l'effort qu'il faisait pour ne pas retirer ses mains. S'efforçant de ne pas penser à la douleur, il se concentra sur les gouttelettes d'humidité qui luisaient tels des diamants dans les boucles luxuriantes de la fillette. Loin d'alourdir sa chevelure, la pluie la faisait friser et formait des reflets argentés dans la masse d'un blond doré. Il avait envie d'enrouler une mèche autour d'un de ses doigts et de tirer dessus pour voir si elle rebondissait comme un ressort. Stoïque, il resta parfaitement immobile pendant qu'elle enroulait, avec un soin méticuleux, des bandes découpées dans son jupon autour de ses mains.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Farah.

Elle semblait contente qu'il lui ait posé la question, car une petite fossette creusa sa joue.

— Farah Leigh...

Elle s'interrompt brusquement et se concentra de nouveau sur son pansement en plissant le front.

— Farah Leigh quoi ? insista-t-il.

Les yeux qui se relevèrent vers lui tiraient plus sur le gris que sur le vert.

— Je n'ai pas le droit de dire le nom de ma famille, expliqua-t-elle. Cela m'attirerait des ennuis ainsi qu'à la personne à qui je le dis. Je crois que tu en as déjà assez comme ça.

Dougan hocha la tête.

— Je m'appelle Dougan, du clan MacKenzie, déclara-t-il fièrement. J'ai onze ans.

Elle prit un air dûment impressionné, ce qui lui valut quelques points supplémentaires.

— Moi, j'en ai huit, annonça-t-elle. Qu'as-tu fait de si grave ?

— J'ai volé une miche de pain dans les cuisines.

Devant son air atterré, il tenta de se justifier :

— J'ai toujours faim ! Je pourrais manger la mousse sur ces pierres.

Farah acheva de nouer son dernier bandage et recula légèrement pour inspecter son œuvre.

— C'est une punition sévère pour un morceau de pain, commenta-t-elle tristement. Ces plaies vont sûrement laisser des cicatrices.

— Ce ne sera pas la première fois, admit Dougan. Généralement, c'est mon arrière-train qui prend. Sœur Margaret dit que je suis un démon.

— Dougan le démon, répéta-t-elle, amusée.

— C'est toujours mieux que Farah la fée, répliqua-t-il en pouffant de rire.

— La fée ? Tu peux m'appeler comme ça si tu veux.

— Compte dessus.

Il se rendit compte que, pour la première fois depuis une éternité, il souriait.

— Et toi, comment tu me surnommeras ? demanda-t-il.



— Ami, répondit-elle aussitôt.

Elle se releva, épousseta ses jupes puis ramassa le bol et la tasse.

Une étrange chaleur envahit le cœur de Dougan. Il ne savait plus quoi dire.

— Je ferais mieux de rentrer, déclara-t-elle en levant le nez vers le ciel. Ils vont me chercher. Ne reste pas sous la pluie, tu vas attraper la mort.

Il la regarda s'éloigner avec un mélange de curiosité et d'amusement, savourant cette sensation nouvelle d'avoir quelque chose qu'il n'avait encore jamais eu auparavant.

Une amie.

— Psst, Dougan !

Dougan sursauta et fit volte-face, prêt à parer à un coup de l'un des autres garçons. Il se retrouva face à deux grands yeux gris-vert encadrés de bouclettes blondes. Le reste était caché derrière une tapisserie.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il. S'ils nous attrapent, nous serons tous les deux fouettés.

— Tu y es bien, toi, répliqua-t-elle.

— Euh... oui.

Dougan avait rempli le vide dans son ventre en buvant de l'eau. Deux heures plus tard, alors qu'il se retournait dans son lit, il avait constaté que son plan présentait un inconvénient pressant. Comme par hasard, quelqu'un avait caché le pot de chambre, si bien qu'il avait été contraint de se lever pour se rendre au petit coin.

— J'ai un présent pour toi, annonça-t-elle gaiement.

Elle sortit de sa cachette et lui prit le bras en veillant à ne pas toucher sa main bandée.

— Suis-moi.

Une porte était entrebâillée au fond du couloir. Farah l'entraîna dans cette direction et referma doucement le battant derrière eux. Une chandelle était allumée sur l'une des petites tables qui meublaient la pièce. Sa lueur vacillante éclairait des rangées de livres tapissant les murs. Dougan fronça les sourcils. Pourquoi l'avoir attiré dans la bibliothèque ? Il n'y venait pratiquement jamais. En plus d'être poussiéreuse, elle sentait le moisi et les vieilles gens.

Elle le conduisit vers la table éclairée sur laquelle était posé un livre ouvert et lui montra une chaise en ordonnant :

— Assieds-toi !

Elle frémissait d'excitation.

— Non, répondit Dougan, déçu qu'il ne s'agisse que d'un livre. Je retourne me coucher.

— Mais...

— Je te conseille d'en faire autant si tu ne veux pas te faire surprendre et tanner le cuir.

Elle glissa une main dans la poche de son tablier et en retira un paquet enveloppé dans un torchon. Elle le déposa sur la table et le déballa, dévoilant une tranche de fromage à moitié mangée, de la viande séchée et une grande croûte de pain.

Dougan se mit à saliver et faillit lui arracher son butin des mains.

— Je n'ai pas pu finir mon dîner, expliqua-t-elle.

Dougan se rua sur ce festin tel un sauvage. Il commença par le pain, le plus bourratif. Il se goinfrail, mangeant comme un cochon sans se soucier des convenances.

Farah l'observait d'un air effaré. Posant sa petite main sur son dos, elle le tapota doucement.

— Mon ami... Je ne te laisserai plus jamais mourir de faim, c'est promis.

Tout en engloutissant autant de nourriture que sa bouche pouvait en contenir, il la vit saisir le livre sur la table.

— Qu'est-ce que ch'est ? demanda-t-il, la bouche pleine.

Elle lissa les pages et poussa le tome devant lui.

— Cet après-midi, j'ai eu honte de ne pas en savoir plus sur les fusils, alors j'ai passé la soirée à chercher et vois ce que j'ai trouvé !

Elle écrasa son petit index pâle sur l'image d'un long fusil Enfield. Dessous, d'autres vignettes plus petites montraient les différentes pièces détachées.

— C'est un Enfield Pattern 1851, précisa-t-elle. Regarde, voici les baïonnettes. Dans le chapitre suivant, ils expliquent comment on les fabrique et comment on les fixe au bout du... Quoi ?

En voyant son expression, elle rougit.

Dougan avait oublié la nourriture. Son corps tout entier était envahi par une sensation qui ressemblait à la fois à de la voracité et à de la plénitude. L'émerveillement, le respect, l'envie et la peur se conjuguèrent pour former un sentiment qui ressemblait au bonheur. Il en était tellement rempli qu'il peinait à respirer.

Il aurait aimé trouver un mot pour l'exprimer. Peut-être existait-il, caché dans tous ces livres qui n'avaient jamais eu pour lui la moindre utilité.

Elle fit tourner les pages.

— Les noms de toutes les parties du fusil figurent sous les images, regarde.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-il.

Les symboles qu'il apercevait ne signifiaient rien pour lui.

— Parce que c'est écrit ici, répondit-elle. Tu ne le vois pas ?

Dougan combla le silence gêné en mordant dans la tranche de fromage et en la mâchant furieusement.

— Personne ne t'a appris à lire ? demanda-t-elle, comprenant enfin.

Sans répondre, il engloutit le dernier morceau de pain en fixant les images. Il aurait tant aimé les comprendre !

— Peux-tu me les lire, la fée ?

— Bien sûr.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, la table étant trop haute pour qu'elle lise assise sur la chaise branlante.

— Demain, on se retrouvera ici, déclara-t-elle. Je t'apprendrai à lire les légendes tout seul.

Se sentant rassasié pour la première fois depuis longtemps, Dougan indiqua des images ici et là, et elle lui lut ce qui était écrit dessous.

Le temps qu'ils abordent le chapitre des baïonnettes, Farah avait la tête posée contre son épaule et ils étaient blottis l'un contre l'autre devant le livre et la chandelle. Il désignait chaque vignette, et elle lui lisait sa légende. De son autre main, il tripotait les bouclettes de la fillette, tirant doucement dessus puis les regardant rebondir et reprendre leur place.

Lorsqu'elle s'interrompit pour bâiller, il déclara :

— Je me disais... puisque tu n'as plus de famille à aimer, tu n'as qu'à m'aimer, moi.

Il évitait de croiser son regard, observant le bandage immaculé autour de sa main qui faisait paraître ses doigts encore plus crasseux.

— Enfin... si tu veux, ajouta-t-il.

Farah enfouit le visage dans son cou et soupira. Ses longs cils effleuraient sa peau à chaque battement de paupières.

— Bien sûr, je t'aimerai, Dougan MacKenzie. Sinon, qui d'autre s'en chargera ?

— Personne, admit-il.

— Et toi, tu m'aimeras aussi ?

Il réfléchit.

— J'essaierai, la fée, mais je ne l'ai encore jamais fait.

— Je te montrerai comment, promit-elle. Après t'avoir appris à lire. L'amour, c'est comme la lecture. Une fois que tu sais, tu ne peux plus t'en passer.

Dougan se contenta d'acquiescer, la gorge trop nouée pour parler. Il passa un bras autour de sa petite fée, heureux d'avoir enfin quelque chose à lui que personne ne pourrait lui prendre.

Au cours de ces deux années aux côtés de sa fée, Dougan apprit beaucoup sur lui-même. Il découvrit notamment que, lorsqu'il aimait, c'était d'une manière absolue, voire obsessionnelle.

Farah lui raconta que son père avait contracté le choléra en rendant visite à un ami dans un hôpital militaire et l'avait rapporté à la maison. Sa grande sœur, Faye Marie, avait été la première à mourir. Ses parents l'avaient suivie dans la tombe peu après.

Il lui parla de sa mère, servante dans le château du laird MacKenzie. Elle avait mis au monde l'un des nombreux bâtards de son seigneur. Dougan avait vécu avec elle pendant ses quatre premières années avant qu'elle ne soit battue à mort par un autre amant.

Dougan avait découvert très tôt une qualité qui le distinguait des autres : sa mémoire phénoménale. Il se souvenait même de toutes les conversations qu'il avait eues avec sa fée un an plus tôt et

la surprenait chaque fois en lui rappelant leurs moindres paroles.

— J'avais oublié ça ! s'exclamait-elle.

— Pas moi, répondait-il.

Ce don facilita son apprentissage. Il apprit rapidement à lire, la dépassant même. Il restait néanmoins attentif pendant les leçons qu'elle lui donnait, même quand il n'en avait pas envie. Elle savait choisir des livres dont les sujets l'intéresseraient : sur les navires, les canons et toutes sortes de guerres historiques, des Romains jusqu'à Napoléon. Il avait une prédilection pour l'histoire maritime des pirates.

Un jour, entre deux bouchées d'un cake qu'elle lui avait apporté, il demanda :

— Crois-tu que je ferais un bon pirate ?

— Bien sûr que non, répondit-elle patiemment. Les pirates sont des voleurs et des assassins. En outre, ils refusent les filles sur leurs navires.

Elle se tourna vers lui avec un air horrifié.

— Tu ne prendrais pas la mer sans moi, dis ?

— Je ne t'abandonnerai jamais, la fée.

— Vraiment ? Même pour être pirate ?

— Je te le jure.

Il prit une autre bouchée et lui sourit avant de se pencher de nouveau vers le livre et d'ajouter :

— En revanche, je pourrais devenir bandit de grand chemin. Ils font tout comme les pirates, mais sur la terre ferme.

Elle réfléchit un moment puis acquiesça.

— C'est vrai, la vie d'un bandit de grand chemin te conviendrait beaucoup mieux.

— Il faudra juste que tu te résignes à être l'épouse d'un bandit.

Elle battit des mains, le regard pétillant.

— Ce sera très excitant, s'enthousiasma-t-elle.  
Nous vivrons plein d'aventures !

Soudain, ses traits s'affaissèrent, comme si un souvenir désagréable lui était revenu en mémoire.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta-t-il.

— C'est que... je crois que je suis censée épouser quelqu'un d'autre.

Consterné, Dougan la saisit par les épaules.

— Qui ?

— M. Warrington.

En voyant la stupeur et la colère dans ses yeux, elle poursuivit d'un ton hésitant :

— Il... il travaillait avec mon père. C'est lui qui m'a déposée ici. Il a dit que, quand je serai femme, il reviendrait me chercher et m'épouserait.

Le sang de Dougan se figea.

— Tu ne peux pas en épouser un autre, Farah. Tu m'appartiens. À moi seul.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? gémit-elle.

Dougan réfléchit intensément pendant qu'ils tremblaient tous les deux dans la bibliothèque, la menace d'une séparation les collant l'un à l'autre. Soudain, il eut un trait de génie.

— Va te coucher, la fée. Demain soir, au lieu de me retrouver ici dans la bibliothèque, rejoins-moi dans la chapelle.

Le lendemain, il apporta à leur rendez-vous le seul souvenir de sa famille qu'il possédait, un fragment de tartan des MacKenzie. Il s'était lavé et avait brossé ses cheveux noirs avant de les attacher avec un bout de ficelle.

Les boucles de Farah apparurent derrière les lourdes portes de la chapelle. Lorsqu'elle l'aperçut se tenant près de l'autel, éclairé par l'unique chandelle, l'éclat de son sourire la précéda le long de l'allée centrale. Elle portait sa simple

chemise de nuit blanche qu'il aimait tant. Ses petits pieds nus dépassaient sous l'ourlet du vêtement à chaque pas.

Il lui tendit la main, et elle la prit sans hésiter.

— Tu t'es fait beau, chuchota-t-elle. Que faisons-nous ici ?

— Nous allons nous marier.

— Ah ? fit-elle avec un regard autour d'eux. Sans prêtre ?

— Dans les Highlands, on s'en passe très bien, répondit-il avec un sourire supérieur. Nos unions sont bénies par de nombreux dieux et non par un seul. Ils viennent quand on le leur demande. Pas besoin d'un prêtre pour les convoquer.

— C'est beaucoup mieux, convint-elle.

Ils s'agenouillèrent face à face devant l'autel, joignirent leurs mains droites, et Dougan enroula son morceau de plaid élimé autour de leurs poignets.

— Répète après moi, la fée, murmura-t-il.

— D'accord.

Quand il regarda au fond de ses grands yeux clairs, il ressentit un élan d'amour si puissant et si intense qu'il paraissait blasphématoire dans un lieu aussi sacré.

Il entonna l'incantation qu'il avait entendue un jour, caché dans les jupes de sa mère.

— Tu es le sang de mon sang, la chair de ma chair,

« Je te donne mon corps pour que nous ne fassions plus qu'un,

« Je te donne mon esprit afin que nous soyons unis jusqu'à la fin de nos jours. »

Farah eut besoin d'un peu d'aide pour se souvenir de chaque mot, mais elle les prononça avec une telle ferveur que Dougan en fut ému.



Il glissa un anneau fait de brins d'herbe tissés autour de son doigt et récita avec application les vœux sacrés en gaélique avant de les lui traduire :

— Je fais de toi mon cœur

« Au lever de la Lune.

« Pour t'aimer et t'honorer

« Toute notre vie durant.

« Que nous renaissions,

« Que nos âmes se rencontrent et se reconnaissent,

« Afin de s'aimer encore

« Et de se souvenir. »

Farah resta perplexe un instant, puis annonça simplement :

— Moi pareil.

Cela suffisait. Elle était à lui. Avec un profond soupir de soulagement, Dougan libéra leurs mains et lui tendit le tartan.

— Tu dois le garder près de ton cœur.

— Moi, je n'ai rien à t'offrir, se lamenta-t-elle.

— Donne-moi un baiser, la fée, et nous serons quittes.

Elle se jeta dans ses bras, fronça ses petites lèvres et les pressa maladroitement contre les siennes dans un claquement sonore.

— Tu es le meilleur des époux, Dougan Mac-Kenzie. Aucun autre mari ne peut faire sauter des grenouilles aussi haut, trouver des noms aussi drôles pour les renards qui vivent sous le mur ou faire rebondir trois cailloux à la fois.

Encore légèrement étourdi par son baiser, Dougan lui recommanda :

— Tu ne dois en parler à personne. Pas... pas avant qu'on soit grands.

Elle acquiesça puis dit à contrecœur :

— Je ferais mieux de retourner dans mon lit.

Il hocha la tête, puis se pencha vers elle pour l'embrasser de nouveau sur les lèvres, plus doucement cette fois. Après tout, c'était son droit maintenant qu'ils étaient mariés.

— Je t'aime, ma fée, chuchota-t-il en la libérant. Elle serra le tartan contre elle.

— Moi aussi, je t'aime.

La nuit suivante, Dougan fut tiré du sommeil par un petit corps qui se glissa sous les draps de son lit étroit. Il ouvrit les yeux et, dans la faible lumière de l'unique chandelle du dortoir, vit une masse de boucles dorées contre son torse.

— Que fais-tu, ma fée ? chuchota-t-il, encore à moitié endormi.

Au lieu de lui répondre, elle s'accrocha à lui avec une férocité inhabituelle. Elle était agitée de frissons et laissait échapper de petits gémissements.

D'instinct, il passa un bras autour d'elle et la serra contre lui.

— Que se passe-t-il ? Tu as mal quelque part ?

— N-n-non, balbutia-t-elle.

Il se détendit légèrement, puis découvrit que des larmes mouillaient le devant de sa vieille chemise de nuit. Il releva la tête pour s'assurer que personne parmi la vingtaine de garçons qui partageaient son dortoir n'avait remarqué la présence de Farah. Tout était silencieux. Elle n'avait encore jamais agi de cette manière. C'était donc grave.

En baissant les yeux vers elle, il remarqua un détail qui lui glaça le sang.

Elle portait la même chemise de nuit blanche que la veille, sauf qu'il manquait à présent toute la ligne de minuscules boutons qui couraient de son cou à son nombril. Elle retenait les deux pans du vêtement d'une main et, de l'autre, s'accrochait à

lui. Il sentit un calme froid l'envahir tandis qu'il berçait dans ses bras son épouse âgée de dix ans.

— Raconte-moi, parvint-il à dire malgré sa gorge nouée.

— Il m'a entraînée dans son bureau et m'a dit des choses horribles, chuchota-t-elle contre son torse.

Le visage rouge de honte, elle n'avait pas le courage de lever les yeux vers lui.

— Le père MacLean, précisa-t-elle. Il m'a raconté tout ce qu'il avait envie de me faire. C'était laid et vulgaire. Il a dit aussi que c'était ma faute, car c'est moi qui le provoquais. J'avais très peur. Puis il m'a attirée sur ses genoux et a voulu m'embrasser.

— Voulu ? répéta Dougan en frémissant de rage.

— Je... je lui ai planté un coupe-papier dans l'épaule et j'ai couru, avoua-t-elle. Je suis venue droit ici. C'est le seul endroit sûr auquel j'aie pensé. Oh, Dougan, il me cherche !

Elle éclata en sanglots, son corps tout entier tremblant sous l'effort qu'elle faisait pour rester silencieuse.

Malgré tout, il esquissa un sourire cynique. Il était fier de sa petite femme.

— Tu as bien fait, ma fée, murmura-t-il en lui caressant les cheveux.

Il aurait préféré qu'elle plante son coupe-papier dans l'œil du père MacLean plutôt que dans son épaule.

Applecross était une grande forteresse qui recevait de nombreuses cachettes. Toutefois, le vieux prêtre viendrait tôt ou tard regarder dans le dortoir des garçons.

— Je ne sais pas quoi faire, sanglota-t-elle sous la couverture.

Une lueur approcha de l'autre côté de la porte du dortoir, et Dougan se figea. Il plaça une main sur la bouche de Farah et retint son souffle jusqu'à ce que la lumière s'éloigne.

Il se glissa alors hors du lit, ouvrit sa malle sans un bruit et en sortit deux pantalons. Il en lança un à Farah, ainsi qu'une de ses chemises.

— Mets ça, chuchota-t-il.

Il l'aida à retrousser les manches et à nouer autour de ses hanches étroites le morceau de ficelle qu'il utilisait en guise de ceinture.

Il enfila ses bottes aux semelles crevassées et décida qu'ils voleraient une paire de souliers pour elle dans les cuisines lorsqu'ils passeraient y chercher des provisions pour leur voyage. Elle ne pouvait prendre le risque de retourner dans son dortoir pour chercher ses affaires.

La petite main de Farah paraissait fragile mais ferme dans la sienne. Ils se dirigèrent vers les cuisines dans le noir, rasant les murs, se fondant dans les ombres. Une quinzaine de kilomètres les séparaient du loch Kishorn. Là, ils pourraient se reposer et se nourrir dans les bancs d'huîtres avant de reprendre la route vers Fort William. Il espérait que sa petite fée aurait la force de faire tout ce chemin.

S'il le fallait, il la porterait.

Il lui posa sa fine veste autour des épaules en regrettant de n'avoir rien de plus chaud à lui donner.

— Tu n'auras pas froid ? s'inquiéta-t-elle.

— J'ai plus que de la peau sur mes os, se vanta-t-il.

Il poussa la porte des cuisines, lui arrachant un grincement qui aurait réveillé les morts du cimetière. Une forte odeur terreuse lui rappela

que l'aube se lèverait bientôt. Elle indiquait également qu'il ne gelait plus la nuit, ce qui était bon signe.

Il scruta les ténèbres, repérant l'est. S'ils marchaient dans cette direction en suivant une ligne droite, ils finiraient forcément par tomber sur la rive du loch Kishorn.

Il entendit un gémissement étranglé une fraction de seconde avant que la main de Farah ne soit arrachée à la sienne. Il pivota sur ses talons et découvrit l'immense sœur Margaret tentant de maîtriser sa petite fée qui se débattait comme une tigresse. Le père MacLean entra en soufflant dans les cuisines, talonné par deux moines corpulents.

— Farah, non ! cria-t-il.

— Dougan, sauve-toi ! hurla Farah.

Le père MacLean rejoignit sœur Margaret et, d'une main noueuse tachée de sang, l'aida à immobiliser la fillette.

— Ne la touchez pas ! hurla Dougan. Elle est à moi !

Il sortit le couteau qu'il avait dérobé dans les cuisines et l'agita en direction des deux adultes.

— À moins que vous ne vouliez être poignardé deux fois dans la même nuit ! ajouta-t-il.

Il avança d'un pas menaçant vers le père MacLean, qui retroussa ses lèvres dans un rictus sardonique, révélant des dents pointues et irrégulières. Son crâne chauve luisait dans la lumière de la torche que portait l'un des moines.

— Cette princesse est trop précieuse pour qu'on la laisse partir, déclara-t-il en enroulant de longs doigts osseux autour du cou de Farah. Tu aurais dû te choisir une autre proie.

*Princesse ?*

— Ce n'est pas moi le prédateur ici, répliqua Dougan.

Il ne pouvait détacher son regard du visage terrifié de sa fée, qui gesticulait et s'efforçait de respirer.

— Lâchez-la, ou je vous plante mon couteau dans les côtes à tous les deux.

Farah émit un sanglot étranglé quand MacLean pressa sa gorge, lui coupant totalement la respiration.

Dougan bondit et envoya un coup de botte dans le genou du prêtre. Celui-ci tomba en avant avec un cri de douleur et, avant de comprendre ce qu'il faisait, Dougan lui plongea sa lame dans le torse.

Il entendit des cris féminins, trop graves pour venir de Farah même si celle-ci hurlait aussi. Soudain, tous les coups de fouet, les privations et la soif de vengeance pour ce qui avait été fait à sa fée prirent le dessus. Il ressortit son couteau juste à temps pour le pointer vers l'un des moines qui avançait sur lui. Il était tellement concentré sur l'ennemi devant lui qu'il ne vit l'autre lever le tisonnier que trop tard.

Le dernier son qu'il entendit fut la voix de sa fée, son épouse, criant son nom. Sa dernière pensée fut qu'il avait échoué à la protéger. Il l'avait perdue à jamais.

*Londres, 1872, dix-sept ans plus tard*

Depuis près de dix ans, Mme Farah L. Mackenzie avait l'habitude de se rendre à son travail à pied. Elle quittait son appartement, petit mais élégant, situé au-dessus de l'un des nombreux cafés de Fetter Lane, et descendait Fleet Street jusqu'au Strand, la rue des théâtres et des galeries d'avant-garde. Avec Temple Bar et le théâtre Adelphi sur sa gauche, Covent Garden et Trafalgar Square sur sa droite, chaque matin était un régal pour les yeux.

Elle prenait souvent son café du matin avec son logeur, M. Pierre de Gaule, qui était également le propriétaire du *Bookend Coffeeshouse*. Il la régalaient d'anecdotes sur les poètes, les romanciers, les artistes et les philosophes qui fréquentaient son établissement le soir.

Ce matin-là, il lui parla d'un étrange écrivain parisien nommé Jules Verne et de leur dispute à propos d'une relation commune décédée récemment, Alexandre Dumas.

Le sujet intéressait particulièrement Farah car elle était une grande admiratrice de l'œuvre de M. Dumas et, à sa grande honte, n'avait encore

jamais lu un livre de M. Verne. Elle se promit de l'ajouter à sa liste toujours croissante d'auteurs à lire.

— Ne vous donnez pas cette peine, déclara de Gaule avec dédain. Ce n'est qu'un autre de ces romanciers déistes prétentieux qui se prennent pour des philosophes.

Depuis au moins dix ans qu'elle le connaissait, il n'avait pas perdu son épais accent français.

Elle quitta M. de Gaule après lui avoir adressé un sourire, donné un mois de loyer et claqué une bise sur les joues, puis emporta un croissant qu'elle grignota en se frayant un passage sur les trottoirs bondés du Strand.

Les seuls bâtiments sur son chemin devant lesquels ne s'agglutinait pas une foule bigarrée étaient les quelques maisons de plaisir qui, comme la plupart de leurs employées, ne paraissaient attirantes que la nuit, lorsque l'éclairage était plus flatteur.

En dépit de l'activité incessante dans la célèbre rue commerçante, elle trouva sa promenade un peu terne. Afin d'éviter Charing Cross, elle coupa par Northumberland Street et arriva au numéro quatre de Whitehall Place par l'entrée de service. Cette partie était connue de tous comme le « Back Hall » du quartier général de la police métropolitaine de Londres, ou Scotland Yard.

La foule rassemblée devant le bâtiment était beaucoup plus dense et en colère que d'ordinaire, débordant dans la rue principale.

Farah s'en approcha avec précaution. Elle se demanda si le Parlement avait de nouveau amendé la loi sur le mariage. Lors du précédent vote, elle n'avait jamais vu une foule aussi nombreuse et furieuse devant Scotland Yard, qui partageait l'édifice avec le commissariat aux licences.



Apercevant le sergent Charles Crompton sur son hongre pommelé à la périphérie de l'attroupement, elle se dirigea vers lui.

— Sergent Crompton ! l'appela-t-elle en plaçant une main sur la bride de Hugo. Sergent ! Puis-je vous demander de m'aider à entrer ?

Crompton, un homme corpulent qui approchait de la quarantaine, lui adressa un regard de reproche au-dessus de son épaisse moustache. La sangle de son casque lui créait plusieurs doubles mentons.

— Vous n'êtes pas censée venir à Back Hall les jours où ça chauffe, m'dame Mackenzie. L'inspecteur en chef va me retirer mon insigne. Et je ne vous dis pas ce que je vais entendre !

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

La réponse du sergent fut noyée dans la clameur qui s'éleva soudain de la foule. Farah se retourna juste à temps pour apercevoir une haute silhouette sombre franchir la porte d'entrée du quartier général et se diriger vers l'escalier qui menait au sous-sol. Elle ne put distinguer les traits de l'homme, n'apercevant qu'une masse de cheveux noirs et sa démarche assurée.

Cette apparition enflamma le public au point que quelqu'un lança une pierre à travers la vitre du bureau des secrétaires.

*Son bureau.*

Aussitôt, Crompton sauta de selle, l'attrapa par le coude et l'entraîna rapidement loin de la cohue, vers le bâtiment qui faisait face à Whitehall Place.

— C'est le diable en personne qu'ils ont là-dedans, grommela-t-il. J'ai demandé aux commissariats de Bow Street et de St. James qu'ils nous envoient des agents en renfort.

Elle fut obligée de crier pour se faire entendre :

— Qui était-ce ?

Elle n'obtint pas de réponse. Sitôt qu'il l'eut accompagnée à l'angle de Newbury et de Whitehall Place, Crompton l'abandonna pour retourner vers la foule en brandissant sa matraque afin de calmer les esprits échauffés.

Farah lissa la veste d'uniforme en laine noire qu'elle portait sur sa robe. Elle n'était pas fâchée de ne pas avoir mis de tournure sous ses jupes. Les locaux de Scotland Yard étaient de plus en plus exigus. Elle n'aurait jamais pu se faufiler entre les meubles avec une de ces crinolines à la mode.

Elle salua en passant le réceptionniste du commissariat aux licences et s'enfonça dans le dédale de couloirs menant au quartier général de la police. À sa totale consternation, le chaos dans les bureaux égalait presque celui qu'elle avait trouvé devant le bâtiment.

Elle avait déjà vécu ce genre de situation. Il y avait eu les émeutes irlandaises de 1868, la bombe qui avait explosé devant le Parlement (à un jet de pierre d'ici), sans parler de la procession ininterrompue de criminels, de voleurs et de prostituées qui défilaient quotidiennement dans les locaux. Néanmoins, songea-t-elle en jouant des coudes pour se frayer un chemin à travers la salle d'accueil de Scotland Yard, elle ne se souvenait pas d'avoir ressenti une telle impression de catastrophe imminente. Un frisson de malaise la parcourut, troublant le calme dont elle se départait rarement.

— Mme Mackenzie !

La voix s'était élevée au-dessus du brouhaha des agents, des journalistes, des criminels et des inspecteurs qui s'étaient entassés dans la salle. Farah aperçut David Beauchamp, le premier

secrétaire, qui tentait de venir vers elle depuis le couloir menant aux bureaux. De constitution frêle et maigre, il n'avait pu satisfaire aux critères physiques requis pour devenir officier de la police métropolitaine, et celle-ci l'avait engagé comme clerc, pour son plus grand dépit.

Farah parvint à le rejoindre en s'excusant à droite et à gauche et accepta le bras qu'il lui offrait. Une fois dans la sécurité relative du couloir, elle demanda :

— Voulez-vous bien me dire ce qui se passe ?

— Il vous réclame, déclara Beauchamp.

Elle savait de qui il parlait : son employeur, l'inspecteur en chef sir Carlton Morley.

— J'y vais de ce pas, répondit-elle.

Elle ôta son chapeau et le lança sur son bureau. Elle grimaça en voyant les éclats de verre sur le plancher. La table de M. Beauchamp avait essuyé le plus gros des dégâts, constata-t-elle avec un soulagement mêlé de remords. La sienne était plus près de la porte. Le troisième secrétaire, Errol Cartwright, n'était pas encore arrivé.

— Vous aurez besoin de vos outils, lui rappela inutilement Beauchamp. Il va y avoir un interrogatoire. Je dois rester ici, m'occuper de la presse et coordonner l'arrivée des bobbies supplémentaires.

Il utilisait le surnom que les Londoniens avaient donné à leurs agents de police et que Farah trouvait ridicule.

— Oui, bien sûr, répondit-elle.

Elle saisit une plume, son encrier et l'épaisse liasse de papier sur laquelle elle notait les confessions et les déclarations sous serment des criminels et des policiers. Elle s'efforçait de faire abstraction du vacarme à l'extérieur. Son bureau était situé à un étage suffisamment élevé pour qu'on ne la

prenne pas pour cible, même si elle apercevait les têtes dans la foule.

— Auriez-vous l'amabilité de me dire à quoi nous devons ce remue-ménage ? reprit-elle avec impatience.

Elle avait l'impression d'avoir déjà posé cette question une centaine de fois.

M. Beauchamp se donna un air important, secrètement ravi d'être celui qui détenait l'information.

— À l'homme dont la capture pourrait bien constituer le pinacle de la carrière de sir Morley. Le cerveau criminel le plus recherché de notre temps.

— Vous voulez parler de...

— En effet, madame Mackenzie, je veux parler de Dorian Blackwell, alias l'Âme Noire de Ben More.

— Vous m'en direz tant !

Elle était soudain angoissée à l'idée de se trouver dans le même bâtiment que ce sinistre individu. Pire, elle serait bientôt dans la même pièce que lui.

— Ne me dites pas que vous allez tourner de l'œil ou faire une crise d'hystérie, déclara Beauchamp avec une moue dégoûtée. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, nous vivons une situation critique, et je n'ai pas de temps à perdre avec des faiblesses féminines.

Farah réprima un geste d'impatience et coinça son bloc sous un coude.

— Franchement, monsieur Beauchamp, depuis toutes ces années, m'avez-vous déjà vue tourner de l'œil ?

Elle passa devant lui dans un froufrou de jupons en lui lança un regard réprobateur. Il était premier secrétaire, et elle sa seconde, mais il était peut-être temps que cela change.

*Chaque chose en son temps.* Elle redressa le dos et remonta ses jupes pour descendre l'escalier qui menait au sous-sol. Même si elle n'était pas du genre à s'évanouir pour un oui ou pour un non, elle sentait ses poumons se presser contre les baleines de son corset. Son cœur battait dans sa poitrine tel un moineau cherchant à s'échapper de sa cage.

Dorian Blackwell, l'Âme Noire de Ben More.

En dépit de son appréhension, elle était consciente de participer à un événement historique. Certes, Blackwell n'en était pas à sa première arrestation, et il était toujours parvenu à s'en sortir et à échapper à la potence. Elle se récita intérieurement tout ce qu'elle savait sur le personnage.

Il s'était fait connaître dans tout le pays plus de dix ans auparavant lorsque la moitié des criminels recherchés par Scotland Yard avaient disparu mystérieusement. Au cours de l'enquête préliminaire, les ombres et les chuchotements des quartiers les plus violents et mal famés de la ville, comme Fleet Ditch, Whitechapel et l'East End, avaient fait émerger un surnom : l'Âme Noire.

C'était un nouveau genre de criminel qui avait fait main basse sur la pègre de Londres sans que quiconque s'en aperçoive, grâce à un système d'infiltration et à une étrange organisation qui ressemblait à une milice bien entraînée.

Un nombre impressionnant de voleurs, de proxénètes, de bookmakers, de trafiquants, de marchands de sommeil ainsi que les caïds de plusieurs sociétés criminelles s'étaient également volatilisés du jour au lendemain, réapparaissant souvent sous forme de cadavres boursouflés flottant dans la Tamise.

Une guerre silencieuse avait fait rage dans l'East End. La police ne s'en était rendu compte que lorsque les rivières de sang s'étaient tariées. Selon des sources fiables, l'Âme Noire avait remplacé les criminels disparus par des agents à sa solde. Ceux qui avaient conservé leur position étaient soudain devenus plus riches et plus intouchables.

Si cette mystérieuse Âme Noire s'était contentée de cette partie de Londres, elle n'aurait sans doute jamais été poursuivie par la police surchargée qui manquait cruellement de fonds et d'effectifs. Toutefois, après s'être assuré le contrôle absolu des repaires de bandits et des bas-fonds de la ville suite à ce qu'on appelait désormais la « guerre de la pègre », un homme était sorti des ténèbres, de la crasse et du sang.

Soudain, l'Âme Noire avait eu un nom : Dorian Blackwell. Ce nom était devenu synonyme d'une autre forme de carnage, financier cette fois. La police tentait toujours d'établir un lien entre les différentes personnes apparemment sans rapport les unes avec les autres que Blackwell avait élevées et/ou brisées avec une efficacité impitoyable. Ses champs de bataille étaient les banques et les conseils d'administration. De la pointe d'un stylo, il avait provoqué la ruine de plusieurs membres de l'élite londonienne. Pour calmer la terreur qui s'était emparée de la ville, il arrondissait les angles en faisant des dons à des organisations caritatives, notamment celles qui s'occupaient d'enfants, en finançant la carrière d'artistes, en stimulant la classe moyenne émergente à l'aide d'investissements solides. Il s'était ainsi forgé parmi les petites gens et les commerçants une réputation de Robin des Bois des temps modernes.





12039

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 29 décembre 2017.*

Dépôt légal : janvier 2018.  
EAN 9782290152287  
OTP L21EPSN001780N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*